

POLÉMIQUE L'injure n'est plus ce qu'elle était

Une moquerie de François Hollande contre Nicolas Sarkozy provoque des cris d'orfraie. Pourtant, les joutes politiques du passé se révélaient bien plus féroces. MARTIN LEPRINCE > france.monde@nordeclair.fr

Tempête dans un verre d'eau ! Dans son édition de mercredi, Le Parisien évoquait des propos tenus en « off » par François Hollande lors d'un déjeuner avec des journalistes, durant lequel il aurait qualifié Nicolas Sarkozy de « sale mec ». En réalité, le candidat socialiste s'était livré à une imitation du chef de l'État en affirmant : « Je suis le président de l'échec, je suis un sale mec, mais dans cette période difficile je suis le seul capable ». Qu'importe que le terme ait été sorti de son contexte, le ban et l'arrière ban de l'UMP n'ont pas manqué de sauter sur l'occasion pour s'enflammer contre ce crime de lèse-président et condamner le fautif. De Jean-François Copé à Nadine Morano, en passant par Claude Guéant et Gérard Longuet, chacun a simulé l'indignation dans une opération de communication savamment orchestrée par la « cellule riposte » de l'Élysée. En retour, François Hollande dénonçait, lui, « les polémiques organisées chaque jour » et les « manipulations de l'UMP ». Le député de Corrèze a certes commis une bourde. Lui qui, pour contredire un supposé manque de carrure d'homme d'État, s'évertue à surjouer la solennité à chacune de ses interventions, aurait pu se souvenir du « Chirac vieilli, usé, fatigué » de Lionel Jospin en 2002 et en conclure que le « off » n'est guère respecté en temps de campagne présidentielle. Mais le plus étonnant reste qu'une petite phrase d'une aussi faible dimension puisse à ce point occuper l'espace médiatique durant plusieurs jours. Car le concours de vierges

effarouchées auquel se livrent la plupart des responsables politiques en pareille occasion prête à sourire tant les invectives d'aujourd'hui semblent bien douces comparées à celles d'hier, comme le rappelle l'historien Bruno Fuligni dans son Petit dictionnaire des injures politiques.

Appels au meurtre

Tout au long du XIXe siècle, les appels au meurtre ou les écrits visant à démolir un adversaire sur des pages et des pages étaient monnaie courante. Auparavant, sous la Révolution française, on proposait même publiquement d'envoyer une personnalité à la guillotine. Mais les affronts étaient bien plus efficaces lorsqu'ils étaient formulés avec talent. « Nombre de pamphlétaires étaient de véritables stylistes de l'injure, explique Bruno Fuligni. Certains avaient pour principale activité de rédiger des textes dans lesquels ils multipliaient les métaphores outrageantes ou comparaient leurs adversaires à des bêtes. De nos jours, de tels propos les enverraient aussitôt devant un tribunal ». Contrairement à l'époque actuelle, se montrer excessif était alors considéré comme une marque de conviction. Il était bien vu de traîner un opposant dans la boue, voire de le combattre l'arme à la main au lever du soleil. Car jusqu'à la fin de la Troisième République, la réplique la plus courante à l'injure restait le duel à l'épée ou au pistolet. Nombre d'hommes d'État s'y sont souvent essayés, notamment Georges Clemenceau, qui s'est offert pas moins de 12 duels. Si la plupart des personnalités politiques ont cessé de se combattre au sens propre après la Seconde Guerre mondiale, il existe une exception : le dernier duel recensé date de 1967 et opposa le député-maire socialiste de Marseille Gaston Defferre à un député gaulliste, René

Ribière, qu'il avait traité d'« abruti » à l'Assemblée nationale.

Plus profitable d'être insulté qu'insulteur

Bien que certains jugent la pré-campagne de 2012 « délétère », le climat s'est considérablement apaisé ces dernières décennies. « Depuis que la vie politique s'est féminisée, la dimension virile est de moins en moins bien portée, rapporte Bruno Fuligni. Désormais, on considère qu'une personnalité politique doit apparaître comme quelqu'un de responsable, sachant aussi bien contrôler son corps que sa parole, et qu'il n'a pas à se livrer à des provocations verbales. C'est pourquoi les injures échangées aujourd'hui sont assez brèves, pas très méchantes et souvent rapportées de façon indirecte plutôt que prononcées du haut des tribunes ». De nos jours, il est même plus profitable d'être insulté qu'insulteur, car celui qui est offensé ne manque jamais de jouer la victimisation. Les injures, elles, ne sont plus guère que des formules faciles soufflées par un conseil en communication. Certains acteurs politiques, tel André Santini, peuvent encore faire preuve de traits d'esprit aussi cruels qu'irrésistibles. Mais rares sont ceux qui se révéleraient capables d'asséner comme Georges Clemenceau, le lendemain de la mort de son vieil ennemi le président Félix Faure : « En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui ». « Petit dictionnaire des injures politiques », de Bruno Fuligni. L'Éditeur, 512 pages, 19 euros.